



HAL
open science

**R25. ROGATIONS POUR LA PLUIE: unja, Tla °nja,
Ttəl- ənja, Tl nja, Bəl °nja: Note ethnolinguistique
complémentaire**

Salem Chaker, Meftaha Ameer

► **To cite this version:**

Salem Chaker, Meftaha Ameer. R25. ROGATIONS POUR LA PLUIE: unja, Tla °nja, Ttəl- ənja, Tl nja, Bəl °nja: Note ethnolinguistique complémentaire. Encyclopédie Berbère, 2017, p. 6989-6998. hal-01773822

HAL Id: hal-01773822

<https://amu.hal.science/hal-01773822>

Submitted on 23 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[Salem CHAKER & Meftaha Ameer, *Encyclopédie berbère*, XL, Paris/Louvain, Editions Peeters, 2017, p. 6989-6998]

R25. ROGATIONS POUR LA PLUIE : *Yunja*, *Tlay°nja*, *Ttal-y°nja*, *Tlynja*, *Baly°nja* : Note ethnolinguistique complémentaire.

Les dénominations du rite d'obtention de la pluie présentent de nombreuses variantes. *Tlay°nja*, forme relevée par Marie-Luce Gélard dans le sud-est marocain, est peut-être à analyser en *tla-y°nja* = « elle a/possède la cuillère à pot » (?). Mais les variantes sont très diverses : on relève notamment (Ayt Sadden, A. Roux, *Textes berbères du Maroc central*, Köln, Rüdiger Köppe Verlag [BS : 18], 2007, p. 175) une forme *ttel-y°nja*, avec tension initiale de la dentale qui permet d'envisager un composé associant le verbe *ttal*, « envelopper, emmailloter... » + *y°nja* = « enveloppe/habille la cuillère ». Cette hypothèse est certainement la plus plausible car, à l'initiale absolue, il ne serait pas surprenant que le /tt/ tendu ait eu tendance à s'affaiblir (ou à ne pas être perçu ; cf. *infra*) dans la plupart des réalisations : *ttal* + *aynja* > *tlaynja*.

C'est aussi cette hypothèse que retient Miloud Taïfi dans son *Dictionnaire Tamazight-français* (Paris, l'Harmattan/Awal, 1991, p. 196) qui analyse *ttelynja* (et sa variante labiovélarisée *ttely°nja*) comme un nom composé de *ttel* + *aynja* = « envelopper (une) louche ». Il donne la définition suivante : « grande cuillère habillée en fiancée que les enfants et les femmes promènent, quand la sécheresse persiste, dans le village ou le douar, tout en chantant et invoquant Dieu pour qu'il y ait de la pluie. Le terme désigne la telle cérémonie, le tel rite ». B. Oussikoum reprend également cette même étymologie dans son *Dictionnaire amazighe-français* (Rabat, IRCAM, 2013, p. 846).

Dans *Mots et choses berbères* (1920 / rééd. 1983 & 2012, Casablanca, SMER / Frontispice), Émile Laoust consacre un gros chapitre à la question (p. 202 *et sq.*) et fournit des informations précieuses sur le plan ethnographique, mais beaucoup plus douteuses au niveau linguistique.

Concernant la graphie du mot *telynja*, on trouve chez lui la notation *talyonja* ou, plus souvent, *talynja*. L'absence ou la présence de [o] est due à la labiovélarisation de /y/. Il s'agit en fait d'un [y°] et l'on devrait noter *tal y°nja*. Ceci s'explique par le fait que Laoust se réfère à plusieurs parlers qui peuvent connaître ou non le phénomène de la labiovélarisation de /y/. Il faut signaler que le /t/ n'est jamais noté par Laoust sous sa forme tendue (/tt/). Mais ce phénomène est assez fréquent dans les transcriptions du berbère du début du XX^e siècle où les tendues n'étaient pas toujours bien décelées, au niveau perceptif, par des non berbérophones et donc pas toujours correctement notées à l'écrit. De plus, en position initiale, la tension n'est pas toujours facilement discernable.

A la page 227, note 2, Laoust livre un essai d'analyse linguistique du mot *telynja*. Il défend son étymologie berbère et récuse l'hypothèse de Hans Stumme qui le rapporte à l'espagnol (*Handbuch des schilhischen von Tazerwalt*, 1899, p. 160). Laoust ne s'explique pas la présence de la latérale /l/ dans *telynja* : « La présence de *l* dans les formes berbères ou son absence dans les formes arabes est, pour le moins, énigmatique. On ne saurait le considérer comme un résidu de l'article arabe puisque le mot est berbère, tout comme le rite lui-même. Il faut chercher ailleurs une explication à cette anomalie. » (Laoust 1920, p. 228). L'incertitude que l'on relève chez Laoust quant à l'identité du /l/ conforte l'hypothèse d'un composé *ttal+y°nja*.

Toutes ces variantes sont bâties autour d'un noyau de base *Y°anja*, *Yunja*, *Yunğa...*, thème nominal du mot pan-berbère *a-y°anja*, « grande cuiller à pot, louche... » (fém. *ta-*

γ°ənjaw-t, « cuillère »), qui appartient au champ lexical de la racine γ°NJ, « être creux, concave », la forme verbale, bien attestée en kabyle, étant probablement issue du nom (dérivation dénomminative). Il est très possible que cette racine soit apparentée au latin *congius* / *congium*, « mesure de capacité » (> français *conge*, *conque*), issu du grec *konkhê* (« coquille, coquillage », mais aussi « mesure de capacité ») (Cf. Ernoul & Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 1994, notamment p. 137). On notera que le traitement latin *cong-* > berbère γ°nj/γunj serait tout à fait attendu et conforme aux correspondances phonologiques latin > berbère.

À noter également une convergence remarquable : à ce champ lexico-sémantique gréco-latin appartient aussi le latin *cochleare*, à l'origine du français « cuiller » ! Cette constellation sémantique, qui associe les traits « rond/concave/creux » et l'idée de « contenant/récipient » va dans le sens de la thèse défendue par M.-L. Gélard qui voit dans le rite de *Yunja/Tlay°nja* une glorification de la fécondité et de la femme mariée, *i.e.* du « ventre féminin fécond ».

ANNEXE : Textes berbères (Maroc) autour des rites d'obtention de la pluie.

Les textes en tamazight du Maroc central proposés ci-dessous, directement illustratifs des notices précédentes, proviennent des archives inédites d'Arsène Roux (1893-1971) déposées à Aix-en-Provence (IREMAM/Médiathèque de la MMSH, Dossier Tm 102). Collectés dans le Maroc central dans les années 1930 à 1950, ils donnent une image authentique et précise des rites pratiqués pour l'obtention de la pluie ; rites qui étaient fort divers – *Ttalynja* n'en est manifestement que le plus répandu et celui qui a le mieux résisté – et constituaient un ensemble de pratiques caractéristiques d'un monde agro-pastoral, très dépendant de la pluviosité, pour les cultures, pour le bétail et pour les hommes. Un climat difficile et aléatoire, aux pluies parfois violentes et persistantes, qui génère d'ailleurs aussi des rites inverses pour obtenir le beau temps ! (cf. texte 4). Tous ces rites renvoient à une cosmogonie préislamique dans laquelle homme, animal et nature sont étroitement interdépendants, même si la référence à l'islam y est souvent présente, le plus souvent dans une phase finale, probablement secondaire.

La transcription originale d'A. Roux (et de ses élèves collecteurs) est de type phonétique étroite (= notation de toutes les assimilations, des réalisations régionales, contextuelles, notamment des timbres vocaliques) ; on a opté ici pour une notation quasi phonologique (à l'exception du schwa [ə] qu'on a parfois maintenu), plus facilement accessible à tout berbérophone – sans pour autant adopter une notation usuelle normalisée qui aurait fait perdre à ces témoignages une part de leur authenticité.

La traduction (qui ne figure pas dans les archives) en a été réalisée par Salem Chaker & Meftaha Aneur.

A cet ensemble de texte tamazight, on a joint un témoignage original rifain recueilli par Kalid Bouyaala, étudiant de master de l'université d'Aix-Marseille.

1. Pratique pour obtenir la pluie [Ayt Ndir], collecté en mai 1952.

Adday iqqar umərdul, ur illi unzar, nasiy ayənža, nass-it s yan ifili i ša uyanim day nssəls-as idəfəssən nastuw-as s ləhžam, nass-as tisəbniyin x ixf. All as-nəədəl, nəzməe tiširratin d iširran, tasi-itt təmɣtutt taxatart, nawi-tt, ar tt-ntsakka i tg°mma n Ayt-Nəəman qah.

Adday nawəḍ tigmmi⁽¹⁾, nəkžəm tiṭt n tgəmmi⁽²⁾, nəg-as aḥidus, ar nəttini :

« A Talyənža, nyər i Rəbbi, a nyər i ššalihin, ad ax-dd-iyit Rəbbi s ša waman unzar !

A Talyənža, nəet-iyi ma šəm-ilan, argaz igan alud a šəm-ilan !

Ddix yad all agəmmaḍ-inn⁽³⁾, xas anzar a yi-dd-iruran. »

Nəzməe agg^wər(n) d wudi, day nšəmməl dđur xəftg^omma, neayəd, nsəxsər Talyənža, ku-yun yasi iəbann-nəs, nsuw aynna nəzməe, nəčč, nəddu ibərdan-nnəx.

Adday ur illi unzar, lla tsuđurn məddən Talyənža. All ənqən zəg unzar, sđur n dix tafunast. Lla zzuγurn yut tfunast tabərršant. Tamtđut ay tt-izzuγurn, sđurən-tt g id i tgəmmi šradđ lmərrat xəf ufasi, ar ttinin :

« A tirγist, g aman, ad yərħəm Rəbbi bba-nnəm ! »

Məš tga aman llig da t-sđurn, ad yili unzar ; məš ur tən-tgi, ur ittili nnit.

Adday ənqən zi Talyənža, ənqən zi tfunast, xlas iqqur lħal, ar ttinin : « iqqur umərdul, nəddu a nəeyir xəf tməzgida bar ad ax-d-iyit Rəbbi s ša unzar ! ». žəməən ar smuttuyən timəzgida day yərsən yif-s.

Lorsque que la campagne est desséchée, qu'il n'y a pas de pluie, nous prenons une louche en bois, nous la nouons avec un fil sur un roseau, nous lui mettons une tunique, nous lui passons une ceinture, nous lui attachons des foulards sur la tête. Quand elle est prête, nous rassemblons les filles et les garçons, une femme âgée prend la louche-poupée et nous partons avec. Nous la faisons passer dans tous les douars⁽¹⁾ (de tentes) des Aït Naaman. Quand nous arrivons devant un douar, nous nous plaçons en son centre⁽²⁾ et nous exécutons un *ahidus* en chantant :

« Ô Talyenja, nous implorons Dieu et nous implorons les saints, que Dieu nous accorde un peu d'eau de pluie !

Ô Talyenja, indique-moi qui te possède [de qui tu es la femme] ! L'homme qui t'a épousée est la boue!

Je suis déjà allé jusqu'à l'autre rive⁽³⁾, seule la pluie m'en a fait revenir. »

Nous collectons de la farine et du beurre. Quand nous avons terminé la tournée des douars, nous revenons et nous défaisons [déshabillons] Talyenja, chacun reprend ses effets ; nous buvons et mangeons ce que nous avons collecté et nous nous séparons.

Quand il n'y pas de pluie, les gens font (d'abord) le rite de rogations de Talyenja. Si malgré cela, on n'obtient pas la pluie, on fait alors des rogations avec une vache. On mène (avec une corde) une vache noire ; c'est une femme (mariée) qui la tire. On lui fait faire, de nuit, trois fois le tour du douar, en prenant sur la droite, en disant :

« Ô la brune, lâche ton urine [fais de l'eau], Dieu bénira ton père ! ».

Si elle urine pendant qu'on lui fait faire le tour, il y aura de l'eau. Si elle n'urine pas, il n'y aura pas du tout d'eau.

Quand on a fait les rogations avec Talyenja ainsi qu'avec la vache et qu'il n'y a toujours pas de pluie, on dit : « La terre est vraiment desséchée, allons prier à la mosquée, peut-être Dieu nous accordera-t-il un peu d'eau de pluie ! ». On se rassemble et on tourne autour de la mosquée puis on y fait un sacrifice [on y égorge une bête].

⁽¹⁾ *Tigmmi*, localement *tiymmi* : en tamazight, variété régionale du berbère parlée par des populations autrefois majoritairement semi-nomades, ce mot désignait d'abord le « douar de tentes », occasionnellement le « village », voire la « maison », en milieu sédentaire, comme en tachelhit où il n'a que ce sens. En kabyle, où il est attesté comme archaïsme, il signifie « famille élargie », « ensemble des membres d'une unité domestique ». Ce qui confirme son lien probable avec la racine GM, « croître, pousser, prospérer », et aussi que *tigmmi* s'appliquait primitivement à une unité anthropologique (groupe humain) et non à un bâti (contenant).

⁽²⁾ L'expression *titt n tgmmi*, « œil du douar/du village », désigne le centre du douar, du village.

⁽³⁾ *Agmmađ*, localement *aymmađ* : « rive opposée, l'autre rive, l'autre côté ». Le mot est issu d'une racine GMD bien connue sous sa forme verbale en touareg : « franchir, sortir... » ; elle réfère au franchissement d'un obstacle ou d'une limite, généralement une rivière, un fleuve, la mer... *Agmmađ*, « l'autre rive », est donc un territoire autre, étranger, éventuellement dangereux. Dans le contexte de ce rite, elle renvoie sans doute à l'idée d'un départ, d'une migration pour échapper à la sécheresse.

2. Ttəl-γənža [Ayt Saddən].

Ce texte figure dans le recueil d'Arsène Roux : *Choix de versions berbères (tamazight)*, Rabat, IHEM, 1952, p. 36. L'ensemble du recueil a été publié en l'état par les soins de Harry Stroemer sous le titre : *Textes berbères du Maroc central*. Textes originaux et transcription, Köln, Rüdiger Köppe Verlag (Berber Studies : 18), 2007, 183 p. [Texte n° 51].

Adday təzbəd tfušt šigan (n) wussan, təbdu tuga lla təsliw, iyğğigən lla təfruruyən, iməndi lla izəlliy məš imqqur zəema lla ittənnəḍ wala x ssbul ur da t-ittağğa ad issufəy, adday tqgur tmazirt, ur da ttiyiyan məddən ad kərzən, lla ttiyan waman gg una, lla ttiyan məddən lwašun imzzyann d tširratin, inin-asən : « Ixəšša-k°ən ad-tgim Ttəl-γənža mawər ax-dd-ittəsdaq Rəbbi s rrihəmt-nnəs, ad ax-yiš anzar ! ».

Lli-nna nnit lla ttəggan lwašun wiruṭṭ baš ad munn qqah. Adday žəməən qqah, lla ttraəant tširratin yun uyanim, sskəžmənt dig-s inifif, assant-as tasəbniyt d ləhmala, yəmsən-as tamizart n yut n təfqqirt-nna ur-yur arraw baš ad iqbəl Rəbbi, asin lwašun kraḍṭ n tɣawin d iyəzzal(n) baš ad zəən iyḍan, ddun yər tməzgida ssundən-as Ttəl-γənža kraṭṭ lməṛṛat, sərsən i tməzgida snat n təglay, ddun la lwašun la tširratin lla ssaran tig°amma al ttinin izlan. Izlan-nna yəs x unzar ay tən-ttinin. Lla ttinin :

*« A Ttəl-γənža, asiy urawn-nnəm s igənnə
Yər i Rəbbi anzar ad-təkkər tuga
Ddix ssya-d all agəmmaḍ-inn
Xas anzar ay i-d-iruran
Anzar a s-ttagəln iysan iəḍlan zəaynin
Ur ffudənt təmzin a Rəbbi.
Seid, seid, aṛa agəlzim
Ččan waman alməssi
Məš ur iwwit unzar a Rəbbi nuška,
Luḍ, luḍ ar ifaddən, timzin ar iyallən ! »*

Lla sən-ikkint tayəččin iməndi, tiglay, udi, agg°ər(n), ssək°ər. Məddən lla sən-ikkən ləflus, al tən-ttruššun s waman, al qqar(n) i Rəbbi a dd-yiš anzar. Adday kəmməln lwašun asara n tg°amma qqah, lla gğmūəən yər yun umrabəḍ, səyn-as šsməe. Təxdəm-asn lall n tmizart tteam, sun attay, ffəyən yər bəṛṛa asin lfathə al qqar(n) i Rəbbi ad asən-yiš anzar, aḡḡən Ttəl-γənža žaž umrabəḍ, zəema ammi yəs-gərn leaṛ, day ddun abrid-nnsən.

Lorsque le soleil brûlant dure de nombreux jours, que l'herbe commence à se faner, que les fleurs se dessèchent et tombent, que les céréales s'étouffent, c'est-à-dire que la feuille enveloppe l'épi et ne le laisse pas éclore, lorsque le pays est sec et que les gens ne peuvent pas labourer, que l'eau disparaît dans les puits, les gens s'adressent aux jeunes garçons et aux filles pour leur dire : « Il faut que vous fassiez (le rite de) Ttel-γenja pour que Dieu nous accorde sa miséricorde et nous donne de l'eau ! »

Les enfants organisent alors aussitôt le jeu de *wiruṭṭ*⁽¹⁾ pour se rassembler tous. Quand ils sont tous réunis, les filles avisent un roseau, sur lequel elles enfilent un entonnoir ; elles lui nouent un foulard et une cordelière. Elles lui agrafent une cape appartenant à une vieille femme sans enfants pour que Dieu agrée (leurs prières). Les garçons prennent trois couffins et des bâtons pour chasser les chiens et vont à la mosquée ; ils en font faire trois fois le tour à Ttel-γenja. Ils déposent à la mosquée deux œufs. Puis, les garçons comme les filles font le tour des douars en disant des poèmes chantés, tous consacrés à la pluie. Ils disent :

*« Ô Ttel-γenja, lève tes mains (implorantes) vers le ciel
Demande à Dieu la pluie pour que l'herbe pousse.
Je suis allé d'ici jusqu'à l'autre rive
Seule la pluie m'a ramené.
Avec la pluie, les chevaux auront de lourdes musettes [bien remplies]
Saïd, Saïd, apporte la pioche
L'eau a noyé le foyer*

S'il ne pleut pas, nous sommes perdus
Boue, boue jusqu'au genou, orge, orge jusqu'aux coudes ! »

Les femmes leur donnent des céréales, des œufs, du beurre, de la farine, du sucre. Les hommes les asperge d'eau en implorant Dieu pour qu'il donne la pluie. Quand les enfants ont terminé de faire le tour de tous les douars, ils se réunissent dans un marabout, ils y allument des bougies. [La propriétaire de la cape] leur prépare du couscous, ils boivent du thé, puis sortent dehors pour prier Dieu afin qu'il leur donne la pluie. Ils laissent Ttel-yenja à l'intérieur du marabout, afin d'implorer sa clémence, et ils s'en vont.

3. *Eli Eli bu-tgalmust* / Ali, Ali au capuchon

Adday ur illi unzar, terya tafukt, adday tqqar tuga, qallqan middan, day inin i ifrax : « gat Eli Eli bu-tgalmust ! ». Iwa day amzan asalham zeg yig ufrux, day ku yig mani sag d-itkäs iettal(n)-nnäs, day eammarn aynn usalham s iettaln-nsän, day bdæän ar tqur(n) usun. Iwa i axam iwðän d ar tinin : « Eli Eli bu-tgalmust, hars-t-id ay amalal uzal ! ». Day tækkær tmættutt tænfäs-tæn s waman, tuš-asän-d irdän näyd udi. Iwa day ðurn-ak s-æddy nmit i ayt usun, allig i tænkkan kull. Day ku yišt al asän-tini : « ad ay yuš Ræbbi anzar g udäm ifrax imzzyann ! »

Adday kæmmaln taqurt, ræän yig uxam smunn-d yir-s aynna n wudi d irdän. Tækkær tmættutt, tæzð-asän-tæn, tga-asän ahrir, cçin-t, inin : ad ay-yuš Ræbbi aman wazal ! ».

Lorsqu'il n'y a pas de pluie, que le soleil est brûlant, que l'herbe est desséchée, les gens, préoccupés, disent aux enfants : « Faites le jeu de Ali, Ali au capuchon ! ».

Les enfants prennent alors le burnous de l'un d'entre eux et tous les autres se pressent de se déshabiller pour remplir le burnous avec leurs vêtements. Puis ils se mettent à parcourir tout le douar de tentes. Quand ils arrivent devant une tente, ils disent : « Ali, Ali au capuchon, retiens-le, ô averse de la canicule⁽¹⁾ ! ». La maîtresse de la tente les asperge avec de l'eau et leur donne du blé ou du beurre. Ils te parcourent ainsi tout le douar de tentes.

Chacune (des maîtresses de tente) leur dit : « Que Dieu nous donne de la pluie en considération de ces jeunes enfants ! »

Aussitôt qu'ils ont fini leur tournée, ils cherchent une tente et y rassemblent tout ce qu'ils ont collecté, en blé et en beurre. La maîtresse de la tente leur prépare une bouillie qu'ils mangent en disant : « Que Dieu nous donne l'eau de la canicule⁽¹⁾ ! ».

N.B. : Il existe dans les archives Roux d'autres versions de ce rite qui portent un autre nom : *Eḏḏti bu-tgalmust* (Ayt Eyaš).

⁽¹⁾ *azal* = « jour, chaleur du jour », et aussi « canicule » en tamazight ; l'expression *aman uzal*, « eau de la canicule » renvoie sans doute à une pluie d'orage de chaleur.

4. Pratiques pour demander le beau temps quand la pluie persiste

Adday iættær umætna lla nægğæmae iširran d tširratin, næddu, nawi tiydit akk° matta nættat, lla s-nttægga tiyždæmt i tadawt igan isry, day ar tt-næsdur i tgæmmi, ar nættini :

« kkær ad-tzædmæt a tiydit, tay tmara lall-nnäm ! »

Lla nddur amšiss xæf ufasi šraḏt lmæḗrat. Adday nšæmmæl i dḏur, nærzæm-as. Næddu, næšær yan ubumi⁽¹⁾ zeg yut tmættutt igan tayribt, day næxzæn-t gg wašal gg wammas n tgæmmi, ar xif-s nttæddaḥ, ar as-nættini :

« Ma-mi immut baba Dærduši ? a fad uxam-ns a Ræbbi ! ».

Day næddu yær yun uxam, næsmuttær yur-s udi d ugg°ær(n), ku yun yawi ti-ns. Al nsuw, næčč, ku-yun iddu s axam-ns.

Adda næænæq zi tiyid, g ur iri lḥal ad iræy, namæz iyəzd n tayyaḗt, tasi-tt ša n tærbat g tadawt-ns, næsdur-t i tgæmmi, ar as-nættini, :

« *May turu tayyaṭṭ ?*
Tiryi n ddunit ! »
Adday nšamməl dix ḍḍur šraḍṭ lməṛṛat, nasiy abumi⁽¹⁾ altu nəžməε, agg^or(n) d wudi, nəg ayrum, nəčč, nəddu g wi-nnəx. Adday εənqən, gganin Rəbbi.

Quand la pluie persiste trop longtemps, nous réunissons les garçons et les filles et nous partons en emmenant une chienne et de quoi manger ; nous mettons sur le dos de la chienne un (petit) fagot de bois, puis nous lui faisons faire le tour du douar de tentes en disant :

« Lève-toi pour aller chercher du bois, ô chienne, ta maîtresse est dans la peine ! »

Nous faisons ainsi trois fois le tour du douar, en prenant sur la droite. Quand nous avons fini de tourner, nous libérons la chienne. Nous allons ensuite voler un *abumi* (?)⁽¹⁾ chez une femme vivant seule, puis nous le cachons dans la terre, au milieu du douar et nous dansons sur lui, en disant :

« Qui a perdu Père Derdouchi, sa tente/son foyer nous manque ô mon Dieu ! »

Puis nous nous rendons près d'une tente où nous quémardons du beurre et de la farine, chacun prenant sa part. Nous buvons et nous mangeons et chacun retourne à sa tente.

Quand on n'a pas obtenu (le beau temps) en faisant cela, le temps ne s'améliorant pas, nous prenons le chevreau d'une chèvre, une fille le prend sur son dos et nous lui faisons faire le tour du douar en disant :

« Qu'a mis au monde la chèvre ?

La chaleur du monde ! »

Quand nous avons fait le tour trois fois, nous reprenons le *abumi*⁽¹⁾ que nous avons gardé, nous rassemblons le beurre et la farine, nous préparons du pain que nous mangeons et nous nous séparons.

Si cela ne réussit toujours pas, on s'en remet à Dieu !

⁽¹⁾ Ce terme *abumi* reste mystérieux ; il ne figure dans aucune source lexicographique publiée. Le contexte semble indiquer qu'il s'agit d'un objet domestique appartenant à la femme dont il est question : ustensile de cuisine, pierre du foyer... Cette dernière hypothèse paraît être la plus plausible car E. Laoust (*op. cit.*, p. 251) signale expressément que les femmes des Ayt Ndhir enterrent les pierres du foyer à cette occasion – mais le mot attendu serait alors *awwun* ou *aggun*...

5. Le rituel de *Taslit n wenzar* « La fiancée de la pluie » dans le Rif

Recueilli par **Khalid Bouyaala** (étudiant de Master, AMU)

[Témoignages de Tamouh Mimunt née en 1936 et Bouyaala Rḥimou née en 1959 ; les deux sont monolingues et originaires du village Ichniwen (Ijatti) de la tribu de Temsaman.]

Xmi i tettḍewwil tzawa, wer ittili bu wenzar, anuten neqqsen zzag-sen waman, leenasar ttazyen, iḡzer ameqran wer dag-s tṭyimin bu waman, iwdan wer zemmren ad kerzen tamurt.

Lorsque la sécheresse persiste, que la pluie fait défaut, que le niveau d'eau dans les puits baisse, que les sources commencent à sécher, qu'il n'y a plus d'eau dans la rivière *Ameqran* et que les gens ne peuvent plus labourer la terre.

Xmi ya raḥent ad agment temyarin timeqqranin n merra ledcur uca ad inint iwa ini zi jjihet-nnem aqqa tiwecca a neffey a netter anzar. icten zeg Ibujettuyen, icten zeg it Brahem, icten zeg it Eezza, icten zeg Ihrawiyen, icten zeg Ibusliman. Iwdan lla tteslan yer wayyawya.

Quand les vieilles femmes des villages allaient puiser de l'eau, elles se mettaient d'accord pour informer chacune leur entourage de venir le lendemain afin de demander la pluie. Une de ces femmes était des Ibujettuyen, une des Ayt Brahem, une des Ayt Azza, une des Ihraouiyen et une autre des Ibusliman. Les gens s'entendaient entre eux (se concertaient).

Nkessi-dd taḍerraḥt n tyennurt d tameqqrant, d tazegrart, anict n bna dem, nettegg-as ifassen s iyenjayen, nettcedda-ten s tesfast (tabyast n taḍuft), nettegg-as ayembub s tḍerraḥt-nni, taḍerraḥt-nni

yer-s ayembub am teknift n weyrum, tirdent-as taqendurt, tettsaqar-dd am thenjirt, bekksent-as abyas, tteggent-as tahinat, tteggent-as ihmilen, tteggent-as iyenjayen-nni ijjen ammu ijjen ammu ttwadhan-dd am ifassen.

Nous prenons une grande pelle à four, longue, de la taille d'un homme, on lui fixe deux louches qui matérialisent les bras, on les attache avec une ceinture de laine ; le visage est représenté par cette pelle à four qui ressemble au pain levé en galette ; on l'habille avec une gandoura ; elle ressemble à une fille; elles lui passent une ceinture, elles lui attachent un foulard, elles lui mettent des cordons décoratifs portés en bandoulière.

ttixdaren ca n temyart d tameqqrant tkessi taðerraht-nni, axmi ya yawden yer tmezgida niy ca n wemkan nneyni, xmi dd-neddakkal ttiyman ttruccan-aney-dd s waman merra zi tzeywin n tudrin. Malla dinni ca uhenjir niy ca n thenjirt yemmut-as baba-s niy d yemma-s (ayujil) a t-ssrun. Neggur nettawi-dd izlan.

C'est à la plus âgée des femmes que revient le privilège de porter cette pelle à four, quand elles arrivent à la mosquée ou un autre lieu, sur le chemin du retour, les gens nous aspergent avec de l'eau à partir des toits des maisons. S'il y a dans le cortège un garçon ou une fille dont le père ou la mère est mort (un orphelin), on le fait pleurer. On marche et on compose des chansons.

timyarin timeqqrarin ttamrent ihenjiren imezzyanen , tggen-as tiselqab niy ca n haja ammu, ttiyman nebbcen-t hama yru, uca qqaren-as aqqa d leada-nney, a t-seseydent temyarin a das-inint xmi ya negg ahelhul⁽¹⁾ a dac-newc taðart uyazið, xmi ya kemmlen.

Ssrun ayujil hma ad yewwet wenzar.

Ssrun ayujil hma ad iru ujenna s waman n wenzar

⁽¹⁾ *Ahelhul* : couscous à base de semoule d'orge.

Les vieilles femmes demandent aux enfants faire pleurer l'orphelin, elles lui donnent des surnoms (pour se moquer de lui) ou quelque chose dans le même style, ils ne le lâchent pas jusqu'à ce qu'il pleure ; après, on lui explique qu'il ne s'agit que d'un rite, les femmes le consolent et lui promettent une cuisse de poulet avec le couscous qu'elles auront préparé, à la fin de la cérémonie.

Ils font pleurer l'orphelin pour qu'il pleuve.

Ils font pleurer l'orphelin pour que le ciel 'pleure' de la pluie.

Lla ttrahen ihmuren ktar zi xmi yettmetta hedd, uca timyarin timeqqrarin ad izwirent, a tentidd-defrent ihenjiren d thenjirin malla yettmenya hedd ad traḥ ca n temyart di lwesṭ-nsen hma ad taf wer ittmenyi hed wer itteg hed ssdeε. Lla tmunen iwdan merra s yergazen d temyarin.

Nettraḥ telt yam, nettraḥ sidi Lḥaj Mḥammed, nettraḥ yer tmezgida nhar wis telt yam ntegg ahelhul deg umrabeð. Nettawi-dd takemmict takemmict n waren a dd-nawi cwayt i hed n zzezt ad xezrent tenni yer yella ca uyazið, a daney-t-tewc, ad fetlent ahelhul⁽¹⁾ a t-ssenwent deg umrabeð.

⁽¹⁾ *Ahelhul* : couscous à base de semoule d'orge.

On y allait en nombre, bien plus qu'à un enterrement, les vieilles femmes allaient en tête du cortège, elles étaient suivies par les filles et les garçons ; où cas où il y avait des gens qui ne s'entendaient pas, une femme se mettait au milieu pour qu'ils ne se battent pas et pour éviter le bruit et les cris. On allait ensemble, hommes et femmes.

On partait pendant trois jours, on allait au sanctuaire de Sidi Lḥaj Mḥammed, à la mosquée et le troisième jour on préparait le couscous dans le sanctuaire. On apportait chacune de son côté une poignée de farine d'orge, un peu d'huile. On demandait un poulet à celle qui en possédait pour qu'elle nous le donne. On roulait la semoule au sanctuaire et on préparait le couscous.

A Rebbi waḥemna⁽²⁾ s waman n wenzar

O Dieu aie pitié de nous, donne-nous l'eau de pluie !

Ay anzar ay anzar, ittragaben ttragab-dd

Ô pluie, ô pluie, qui disparaît et qui apparaît

lxux ad ittnewwir, rremman itḥebbib-dd

Les pêches fleurissent, les grenades commencent à grener

Ayenja ittemlilih, rebbi serwa-tt mlih

La louche se fait belle, Dieu sature-la bien

Imendi aqqa yuzey, ma (a)baw iwḍa-s nnwir L'orge a séché, les fleurs de fève ont fanées
yitna yitna ya Llah ! d anzar incaellah!

Sauve-nous, sauve-nous ô notre maître ! (c'est) de la pluie s'il plaît à Dieu !

A sidi ssayeh, anzar ad iseyyeh

Ô Saint Ssayeh, la pluie se déversera

Aya sidi rebbi i yettrebban imendi

Ô mon Dieu qui fait grandir l'orge !

ittegg-as afud n teydirt, ieddell-as abeddi

Qui fortifie les épis, qui veille à ce qu'il se dresse

ayenja ittettar bazin, anzar yekka-dd Buewin

La louche demande une bouillie, la pluie arrive par Buewin (toponyme)

⁽²⁾ De l'arabe *rḥem-na* : Accorde nous ta miséricorde !

Yer a nkemmel aḥelḥul-nni uca ttili yewta wenzar

A peine a-t-on fini la préparation du couscous qu'il se met à pleuvoir.

*Neqqar-as taslit n wenzar i tḍaraḥt-nni, lla deg ussan-nni labud a dd-tgeeed deg ujenna tenni
umi qqarent taslit n wenzar.*

On appelle cette pelle à four (ainsi vêtue) *taslit n wenzar* « la fiancée de la pluie ». Pendant cette période (de préparation du rituel), on est certain que celle qu'on appelle *taslit n wenzar* (« l'arc-en-ciel ») apparaîtra au ciel.

Salem CHAKER & Meftaha AMEUR

[avec la contribution de **Khalid BOUYAALA**]